

LOUIS II et WAGNER DANS LA GRANDE OMBRE DE BISMARCK

Henri-Pierre GERVAIS

I. Deux destins convergent

A. Le chef errant

Voilà, au premier acte de *Lohengrin*, la prière qu'Elsa de Brabant adresse au mystérieux chevalier qui viendra briser le sortilège dont elle est prisonnière. Début 1864, son incantation tourne de manière obsédante dans la tête de Richard Wagner ; lui aussi est victime d'une malédiction.

- depuis seize années il survit sans emploi stable. Après 1842 il était Premier Chef d'Orchestre au Théâtre Royal de Dresde ; il y avait créé *Le Vaisseau fantôme*, puis *Tannhäuser*, et il comptait y réaliser ses projets artistiques. Mais il y a pris aussi une part active aux soulèvements qui ont balayé l'Europe en 1848 ; contraint ensuite à une fuite précipitée, il a été banni jusqu'en 1861 de la Confédération germanique, autour de laquelle il a erré de capitale en capitale, en chef d'orchestre nécessaire. Et, même après la levée de l'exil, aucun des 39 souverains germaniques n'accepte de confier un poste à ce « révolutionnaire saxon » que toutes les polices surveillent.

- ses deux séjours à Paris, en 1839 et 1859, ont été des échecs cuisants. Le second voit notamment une « bataille d'Hernani », où des cabales étouffent l'enthousiasme d'une petite élite comptant Liszt, Saint-Saëns, Gounod, Gérard de Nerval, Théophile Gautier.

- conséquence de l'ostracisme dont il est l'objet, impossible de trouver une salle où mettre en œuvre la conception du spectacle total, fusionnant musique et théâtre, qu'il a développée notamment dans l'ouvrage *Opéra et Drame* publié en 1851.

- sa vie sentimentale est catastrophique. Minna, sa femme, incapable d'apprécier l'orientation qu'il entend donner à la musique, l'abreuve de scènes épouvantables et il a dû l'exiler à Berlin. Lors d'un séjour à Zürich chez ses amis Wesendonck, il a conçu pour la maîtresse de maison un amour irréalisable, sorte de tragédie grecque, qui néanmoins lui a inspiré les merveilleux *Wesendonck-Lieder*, puis *Tristan et Isolde*. Sans compter, pour ce grand amateur de femmes, une foule d'aventures sans lendemain !

- son goût du faste le conduit partout à accumuler d'énormes dettes ; à Paris, cela lui a valu d'ailleurs quelques semaines de prison ! Il s'en échappe

par une fuite perpétuelle, mais chaque visage nouveau lui semble un créancier à ses trousses. Seuls les subsides de quelques amis, en particulier Liszt, lui permettent de survivre.

B. Le messager du Roi

Une dernière démarche, vaine, auprès du grand-duc de Württemberg. Au soir du 2 mai, à quelques jours de son 51^e anniversaire, un Wagner maigre et désespéré dîne chez son ami Eckert, directeur de l'Opéra de Stuttgart ; un inconnu frappe à la porte, demande Monsieur Wagner, présente une carte où on lit « Secrétaire de S.M. le Roi de Bavière ». La ficelle est trop grosse et on fait répondre qu'il n'y a pas de M. Wagner ici.



De retour à son hôtel (le plus grand de Stuttgart évidemment !), l'y attend la même carte, d'un certain Baron Pfistermeister qui fait le siège de l'appartement et finit par s'y introduire au matin du 3. Stupeur de Wagner, à qui le baron remet une lettre manuscrite du Roi de Bavière l'invitant à Munich, un portrait et un écrin contenant un rubis monté en bague. L'illumination et la grâce : oui, la prière a été entendue, Lohengrin sauveur arrive sur sa barque tirée par un cygne !

C'est bien Louis II, ce jeune souverain de Bavière qui vient d'être couronné, dont les portraits ornent les vitrines de la capitale, drainant les cœurs des jeunes bavaroises. Mais pourquoi est-il si impatient de rencontrer le compositeur ?

C. Un enfant au pays des légendes

Hohenschwangau ! À 80 km au Sud de Munich, le château où Louis II passa la plus grande partie de sa vie. Vous pouvez l'admirer dans son écrin de montagnes, avec à gauche l'Alpsee (le lac des Alpes) et à droite le Schwansee (le lac du Cygne). En 1830, il n'y avait là qu'une ruine illustre, vestige d'une forteresse où vécut vers 1200 un ménestrel, comte de Schwangau ; fasciné par le site, imprégné du romantisme qui fait foisonner les romans historiques, poussé par les nostalgiques du Saint-Empire supprimé par Napoléon, le propre père de Louis II, Maximilien, encore simple prince héritier de Bavière, décide de la relever. La mode est au néo-gothique, style dans lequel Walter Scott a fait construire son manoir

d'Abbotsford vingt ans plus tôt ; déployé sur le toit et au milieu d'un bassin, le cygne qui figure dans les armoiries locales. Bien sûr l'intérieur ressuscite les vieilles légendes germaniques :

- l'immense salle à manger, dite « salle des héros », présente un énorme surtout de table où défilent les Nibelungen, ces nains fabuleux qui règnent sur le monde souterrain et ses trésors ;

- la « salle du chevalier au cygne » relate l'histoire de Lohengrin déjà en 1835, bien avant que Wagner ne s'en empare en 1850.

Mais tout cela s'entremêle avec des personnages bien réels : en bas, dans la salle d'armes, des vitraux représentent des figures de la famille de Bavière, telles l'empereur Louis au 14^e siècle et le prince-électeur Maximilien durant la Guerre de Trente Ans.

Prince-constructeur, Maximilien devient roi en 1848 sous le nom de Max II. Pour échapper aux pesanteurs et aux mesquineries de la cour de Munich, il va faire ici de longs séjours avec sa famille : sa femme Marie de Prusse (elle est la sœur du roi Guillaume I^{er}) et ses deux enfants, Louis et Othon. Pour le futur Louis II, la plus grande partie de l'enfance s'écoule dans ce cadre fantastique où rêve et réalité se confondent ; après les longues séances avec les précepteurs, il s'évade dans la montagne noyée de brume comme dans les Ardennes ou les Highlands ; il s'évade aussi dans la lecture : Walter Scott, bien sûr, mais aussi Schiller et ses héros au cœur pur auxquels il rêve de s'identifier. Deux déclics vont marquer définitivement son adolescence :

- en 1858 (il a 13 ans) sa nourrice lui raconte une représentation de *Lohengrin*, à laquelle elle a assisté à Munich : miracle, on voit vivre sur scène les personnages figés dans les fresques du château ! Le magicien s'appelle Richard Wagner. Et, justement, la même année, cadeau insidieux, Louis reçoit à Noël l'ouvrage *Opéra et Drame* ; il le dévore, malgré sa complexité, puis apprend par cœur les livrets de *Lohengrin* et de *Tannhäuser*.

- en février 1861 (il n'a pas encore 16 ans), on lui permet enfin d'assister à ce même *Lohengrin*. Le choc, provoquant une quasi-pamoison : c'est bien le décor familial, c'est bien le livret, mais il y a aussi la musique. À l'âge des sensibilités extrêmes, Louis, non préparé, découvre la fusion théâtre-musique en un tout indissoluble. C'est « l'effet Wagner ».

Même phénomène fin 62, devant *Tannhäuser* qui déclenche chez lui de véritables spasmes. Il se plonge aussitôt dans les fragments de l'*Anneau des Nibelungen* en cours de parution.

D. Mars 1864, la catastrophe : Louis devient Roi

Le 10 mars 1864, à 59 ans, Max II disparaît en deux jours, terrassé par une pneumonie foudroyante. La reine Marie s'écrie : « Max est mort trop tôt ». Louis est immédiatement « aux affaires », comme on dit aujourd'hui, sans y avoir été préparé. Certes il a reçu un extraordinaire enseignement d'histoire et de géopolitique, de la part du professeur Johannes Huber, avec lequel il s'entretiendra régulièrement jusqu'en 1871 et qui le conseillera très utilement durant deux crises majeures. Mais, autour de lui, le monde politique est fourbe et féroce ; et le royaume de Bavière, troisième État de la Confédération germanique, est coincé entre l'Autriche et la Prusse proches du conflit.

II. Entre deux guerres, l'idylle (1864-66)

A. Louis installe Richard (mai-décembre 1864)

À Stuttgart, un Wagner émerveillé découvre les présents du Roi et son invitation. Serait-il enfin sauvé ? Il se précipite à la gare et fonce vers Munich, tandis que le baron règle la note d'hôtel (!).

La première entrevue a lieu le lendemain 4 mai à la Résidence, ce palais du centre de Munich où Louis passe maintenant presque tout son temps pour aborder ses fonctions nouvelles. Laissons parler Wagner : « Il me comprend comme le fait ma propre âme...De la magie de son regard vous ne vous faites aucune idée...Il est, hélas, si beau et si rempli de spiritualité que j'ai peur de voir s'évanouir sa vie telle qu'un rêve divin fugace ».

Pour le Roi, il s'agit maintenant d'installer son protégé ; impossible à la Résidence, trop officielle. À 30 km au Sud, et accessible par chemin de fer, s'étend le lac de Starnberg ; sur la rive Est, à Berg, un petit manoir où Louis s'abstrait souvent de l'agitation politique. Tout près, on loue un chalet où Wagner réside jusqu'en octobre et se rend à Berg au moindre appel, c'est-à-dire parfois au beau milieu de la nuit, pour des discussions sans fin. Cela lui pèse, certes, mais on a payé ses énormes dettes ; l'esprit libre, il se remet à composer, termine *Tristan et Isolde*, puis les deux dernières parties de *l'Anneau des Nibelungen*. Et il entrevoit l'avenir, car le Roi a deux projets :

- construire à Munich un théâtre suivant les conceptions wagnériennes. À l'architecte Semper d'en établir les plans.

- faire jouer ou créer les œuvres du compositeur. Il faut un théâtre et un orchestre : pour l'instant le Théâtre Royal suffira. Il faut aussi un chef d'orchestre adapté ; Wagner songe immédiatement à son ami et disciple Hans von Bülow, en poste à Berlin. C'est décidé : Bülow passera en octobre au service du roi de Bavière.

Dans l'opération, Wagner voit plus loin : deux ans auparavant, il a sympathisé avec Madame von Bülow, Cosima, fille de Liszt dont l'aide lui fut si précieuse ; attirance réciproque qui a laissé à tous deux un goût d'inachevé... Précédant son mari, Cosima vient seule à Starnberg pendant l'été ; et mettra au monde neuf mois plus tard une fille, Isolde, dont la ressemblance avec Richard fera jaser tout Munich...

Après 1830 Louis I^{er}, grand-père de Louis II, a remodelé la capitale ; il a ouvert une voie triomphale qui, telle nos Champs-Élysées depuis les Tuileries, part de la Résidence vers l'ouest en direction du palais de Nymphenburg ; elle offre une perspective sur de larges places, à travers le Quartier des Arts où il a créé la Pinacothèque. C'est là que Louis II offre à Wagner une maison à un étage avec loggia et jardin, véritable palais malheureusement disparu durant les bombardements de 1945 ; et les Bülow logent tout près, dans un grand appartement donnant sur le Jardin Botanique.

Financièrement, Wagner nage dans le bonheur car le Roi l'a doté d'une pension annuelle substantielle (environ 120 000 euros d'aujourd'hui) et lui a acheté sa *Tétralogie*. En décembre 1864, pour sa part Louis II est comblé après des représentations de *Tannhäuser* et, partiellement, de *l'Anneau des Nibelungen*.

B. Les soucis politiques de Louis

Observateur très perspicace, Louis II acquiert en quelques mois une profonde connaissance du monde politique bavarois, de ses intrigues et de ses bassesses ; machiavélique, il s'amuse à susciter des affirmations opposées, chez les mêmes courtisans lors d'entrevues différentes. On comprend l'attitude faite de dérobades, de silences et de mépris qu'il adopte ensuite, lui le souverain au cœur pur, à l'égard de ces êtres vils.

Mais la situation extérieure le préoccupe. Car Bismarck, juste au moment de la mort de Max II, vient de résoudre à sa façon, c'est-à-dire « par le fer et par le sang », la fameuse question des Duchés qui empoisonnait depuis dix ans la vie de la Confédération : les troupes austro-prussiennes ont écrasé le Danemark, qui perd 1/3 de son territoire et 2/5 de sa population ; l'Autriche et la Prusse récupèrent respectivement le Holstein et le Schleswig. Coup double pour Bismarck : il avait été nommé

Président du Conseil en 1862, pour résoudre la crise politique interne qui minait la Prusse depuis plusieurs années ; son succès en politique extérieure provoque un sursaut intérieur (le budget est enfin voté).

Première étape de la montée prussienne, à laquelle Louis II est confronté dès son accession au trône.

C. La fin de l'idylle (1865)

À Munich, l'année 65 débute plutôt bien : *Tristan et Isolde*, pourtant réputé injouable, est créé le 10 juin à l'Opéra Royal ; sous les applaudissements, le Roi ressent un choc nerveux : « C'est notre œuvre ! », dit-il en baptisant *Tristan* le petit bateau à vapeur qu'il utilise à Starnberg. Le 1^{er} juillet, après un nouveau triomphe musical, Louis est dans une telle extase qu'il rentre en pleine nuit à Berg juché à l'avant de la locomotive ! Wagner est invité à jouer du piano à Hohenschwangau, devant le Schwansee illuminé.

Mais il commet trois erreurs :

- il aménage comme un palais oriental sa maison, où il reçoit princièrement ses amis. Ce luxe tapageur, objet de curiosité au début, suscite bientôt jalousie, puis haine. Car tout le monde sait d'où provient l'argent...
- Cosima se partage ouvertement entre les deux maisons. Les cancans parlent vite du « ménage à trois ».
- totalement inconscient, Wagner reçoit d'anciens émeutiers de 1848, non encore amnistiés. Il va jusqu'à demander pour eux la clémence royale !

Libre depuis plusieurs années, la presse s'en empare : ce Wagner et ces Bülow qui vampirisent la Bavière ! Ces Prussiens tout puissants auprès du Roi ! On rappelle à Louis II qu'en 1848 son grand-père a dû abdiquer sous le double choc des révolutionnaires et de l'affaire Lola Montès : justement, cette aventurière qui vivait à 200 m de là, dans la même rue. On surnomme Wagner « Lolus » !... La famille royale et les ministres s'en mêlent. Louis II est déçu et humilié. Surtout, on ose douter de sa libre détermination de souverain, dont il est si fier et dont il se prévaut toute sa vie. A contrecœur, il décide : « Wagner s'est trop mêlé des affaires de l'Etat. Il doit partir ».

Le 10 décembre, à 5 h du matin, Wagner est seul pour monter dans le train. Il part pour Genève, puis Tribschen à côté de Lucerne. Désormais Richard et Louis correspondront presque tous les jours mais ne se verront plus qu'épisodiquement. Par sa décision souveraine, le Roi a brisé le sortilège wagnérien.

D. Louis II découvre la puissance de Bismarck (1866)

En mai 1866 la situation du centre de l'Europe est explosive. L'institution officielle y est la Confédération germanique, vague résurrection du Saint-Empire, présidée par l'Autriche ; à l'intérieur, la Prusse préside une union douanière facilitant les échanges commerciaux entre les petits États allemands, à l'exclusion de l'Autriche. Mais seule une fraction de l'empire des Habsbourg (Autriche et Bohême) fait partie de la Confédération : le reste (Vénétie, Hongrie, pays danubiens) est à part et difficile à gouverner. Déjà bancal, l'édifice est mis en porte-à-faux depuis 1864 par les séquelles de la Guerre des Duchés : la Prusse, et le Schleswig qu'elle a annexé, enclavent le Holstein, placé sous la responsabilité de l'Autriche et qui bloque tout passage entre eux.

Pour un remaniement, le contexte international est d'ailleurs optimal : à l'Est la Russie, plutôt anti autrichienne pour des objectifs danubiens et balkaniques, reste neutre ; au Nord-Ouest, en Angleterre, la réforme électorale retient toute l'attention du Premier Ministre Gladstone ; à l'Ouest Napoléon III a convenu avec Bismarck d'une neutralité provisoire, destinée ensuite à favoriser l'extension italienne ; au Sud enfin, le même Bismarck a manigancé un accord commercial avec l'Italie de Victor-Emmanuel, impatiente d'acquérir la Vénétie autrichienne.

Il y a désormais deux blocs : Prusse-Italie contre Autriche et alliés (quelques États de la Confédération, dont la Bavière). Le conflit est résolu en quelques semaines. Certes l'armée autrichienne du Sud écrase les Italiens à Custozza le 24 juin (épisode évoqué par Visconti dans *Senso*) ; mais la diversion italienne a réduit d'autant les effectifs autrichiens du Nord. La Prusse inaugure massivement le transport ferroviaire des troupes et les liaisons télégraphiques ; fin juin elle bat l'armée du Hanovre ; le 3 juillet elle écrase les troupes autrichiennes à Sadowa, puis réduit progressivement l'armée bavaroise courant juillet.

La Confédération germanique a vécu. Elle est remplacée par une Confédération de l'Allemagne du Nord, qui regroupe tout ce qui est au nord du Main. Bismarck traite ses adversaires en fonction de la résistance qu'ils lui ont opposée, et des buts qu'il se fixe. De l'Autriche, qui perd la Vénétie, il ne réclame pas d'indemnité de guerre : il la rejette vers les pays danubiens, en facilitant ses relations avec la Hongrie. Au Nord, il annexe tout ce qui permet le passage de la Prusse vers les bords du Rhin, en particulier le Hanovre, dont le roi est chassé et les finances confisquées. De la Bavière, il exige une indemnité modérée (qui, d'ailleurs, lui sera restituée en 1871) : en effet c'est le plus grand État du Sud et un pion majeur dans son projet d'unification. Politiquement, il ficèle en outre les quatre États sud-

allemands (Hesse, Bade, Württemberg, Bavière), qui seront liés à la Prusse par une clause secrète les obligeant à une assistance militaire en cas d'agression subie par la Prusse.

Et Louis II, dans tout cela ? Il a horreur de la guerre ; son rôle de Roi et de chef des armées bavaroises, il ne l'a joué que poussé par Wagner, qui lui a écrit : « Appliquez-vous avec la plus grande attention aux affaires de l'État ». Mais il a tout compris du jeu de Bismarck, dont le but est uniquement de créer une Allemagne nouvelle dominée par la Prusse. « Monsieur de Bismarck veut faire de mon royaume une province prussienne. Il y arrivera, malheureusement, petit à petit, sans que je puisse l'en empêcher ». Détail révélateur : il chasse son Premier Ministre et nomme à sa place le prince prussophile Hohenlohe, dont la première phrase est : « Sire, je vous promets le retour de Monsieur Wagner ! ».

III. 1867, l'année charnière.



A. L'affaire du mariage

Pour asseoir sa légitimité, tout souverain doit assurer sa descendance. Famille, ministres exhortent Louis à trouver une reine.

En janvier 1867, c'est fait. L'élue s'appelle Sophie, a 17 ans, et n'est autre que la sœur cadette de la fameuse Sissi, Élisabeth d'Autriche maintenant, longtemps compagne de jeux de Louis malgré leur différence d'âge et dont il conserve l'image au fond du cœur. Merveille ! Sophie, qui ressemble à Sissi, aime Wagner dont elle chante et joue la musique au piano ; de toute la famille royale, elle seule a trouvé injuste l'exil du compositeur ; Richard les a donc rapprochés. Après les fiançailles, d'ailleurs, il reparaît à Munich, apportant en cadeau la partition des *Maîtres Chanteurs*. Et il écrit au Roi : « L'Ami souhaite que le mariage ait lieu le plus vite possible ». Toute la Bavière se réjouit.

Ensuite tout se dégrade. Certes Louis présente Sophie à Napoléon III et Eugénie, de passage à Munich ; certes elle est avec lui en juin dans la loge royale. Mais en août, après ce mystérieux voyage dont je vous parlerai dans un instant, Sophie est reléguée plus loin ; il lui fait porter des fleurs mais Liszt, présent dans la salle, écrit : « Les ardeurs matrimoniales de Sa Majesté semblent fort tempérées » ! Entre temps, d'ailleurs, il a revu Sissi, radieuse dans son train impérial : elle vient d'être couronnée avec François-Joseph à Budapest, scellant la réconciliation avec la Hongrie voulue par Bismarck. Un choc : ce rêve, cette poésie, cette indépendance, rien de tout cela chez Sophie ; elle ressemble à Sissi, mais n'en est qu'une pâle copie.

Autre détail très révélateur : Louis recule instinctivement quand Sophie pose sa main sur son bras ! Des femmes, il ignore tout ! D'ailleurs il n'a pas reçu l'initiation sexuelle à laquelle on soumettait la plupart des futurs souverains : souvenez-vous de Louis XIV et, beaucoup plus près, des « comtesses hygiéniques » abordant François-Joseph sur ordre de sa mère !

Louis repousse peu à peu la date du mariage. Les fiançailles sont rompues en octobre et le Roi, pour qui la question est définitivement réglée, s'isole quelques mois dans ses montagnes.

Le message qu'il avait adressé à Wagner au début de l'affaire disait : « Siegfried a trouvé sa Brünhild ». On sait que Brünhild, à qui Sophie est ainsi identifiée, connaît une fin tragique en se jetant dans les flammes. Sinistre prophétie involontaire : devenue duchesse d'Alençon, Sophie périt trente ans plus tard à Paris dans l'incendie du Bazar de la Charité.

B. Dans le même temps, le mystérieux voyage à Paris

Juillet 1867. Tout Paris est en effervescence autour de l'Exposition Universelle installée au Champ de Mars. Badauds, financiers, industriels venant de toute l'Europe, s'y pressent au milieu des têtes couronnées, tsar de Russie Alexandre II, roi de Prusse Guillaume I^{er} suivi de Bismarck, sultan Abdulaziz, princes japonais, etc. Une manifestation vivante et très pédagogique où ils découvrent les nouveautés de la technologie et de l'art, avant d'aller s'encaïllir sur les Grands Boulevards et voir Offenbach triompher avec, bien sûr, *la Grande Duchesse de Gerolstein*.

Dans cette foule, discrètement, un certain « comte de Berg » très vite reconnu comme le Roi de Bavière échappé de ses soucis pré-nuptiaux. Deux choses vont le séduire :

- un pavillon mauresque, démontable, qui lui rappelle la chambre de sa mère, décorée dans un goût orientaliste rapporté par son père d'un voyage en Turquie. Il l'achète puis le fait transporter dans ses montagnes ; l'édifice étonnera plus tard dans le parc de Linderhof.
- dans les salles d'architecture, une merveille : l'ensemble des dessins et des maquettes décrivant la reconstruction du château de Pierrefonds. Louis découvre des matériaux et des procédés constructifs nouveaux, par exemple le remplacement des lourdes charpentes en bois (telles qu'il a pu voir à Hohenschwangau) par d'élégantes structures en fer. Les puristes hurlent mais, après tout, c'est l'apparence du décor qui prime.

Et cette découverte, il va la confirmer dans les jours qui suivent. Reçu longuement par Napoléon III, il fait le traditionnel voyage à Compiègne d'où, en compagnie d'Alexandre Dumas, Charles Gounod et Gustave Doré, il se rend à Pierrefonds encore en travaux mais déjà ouvert à la visite. Voulu par Napoléon III qui la finance sur sa liste civile et veut y installer sa collection d'armures, cette reconstitution historique est une « leçon d'histoire » de Viollet-le-Duc où, merveille ! Louis II découvre une fresque présentant la légende du roi Arthur ! Comme devant *Lohengrin*, c'est le choc ; Sophie disparaît de son horizon. Date charnière : désormais Louis sera bâtisseur, comme son grand-père qui a remodelé Munich.

IV. Une période agitée (1868-71).

A. Les désaccords Louis-Richard

Indifférent aux femmes, Louis finit par admettre que Richard n'est pas le pur esprit qu'il imaginait : Cosima est là, qui le soutient, le stabilise et lui donne des enfants (après Isolde viendront Eva, puis Siegfried).

Wagner compositeur reste son dieu, mais leurs vues divergent quant à la réalisation. Le problème est simple : en Bavière, Wagner n'est plus entièrement maître de son œuvre, partiellement acquise par Louis. Dès qu'un différend surgit, le Roi décide et Wagner s'en va ; scénario toujours le même, qui se produit chaque année de 1867 à 70. Alternant avec des retrouvailles passionnées, comme en 68 où Wagner, invité à déjeuner par le Roi pour son anniversaire, arrive sur le vapeur *Tristan* » dans l'Île des Roses ; aménagée par Louis sur le lac de Starnberg, cette île lui sert de refuge et, occasionnellement, de rendez-vous ou de boîte à lettres avec Sissi. La création des *Maîtres Chanteurs* un mois plus tard est aussi un énorme succès, où Wagner salue depuis la loge royale sous les acclamations. Mais un dernier clash a lieu en juin 70, lors de la création de *la Walkyrie* ; désormais, pour plusieurs années, l'Ami n'est plus aux côtés du Roi.



Dernière cause de conflit, souvent oubliée : les interventions politiques saugrenues du luthérien Wagner dans la presse, notamment ses articles sur l'Église de Bavière. Très jaloux de son autorité, le Roi ne tolère aucune confusion entre les domaines de l'Art et de l'État ; il interdit aussitôt cette intrusion, si malvenue à un moment où la question du dogme de l'infaillibilité papale agite et divise les Bavarois !

B. Soucis politiques en Bavière

Après 1867, la Bavière vit une crise politique permanente. Les ultramontains (partisans de l'obéissance à Rome), les patriotes bavarois (des nationalistes farouches), les progressistes, les national-libéraux (partisans d'une union douanière avec la nouvelle Confédération nord-

germanique), se déchirent sur tous les sujets (budget, Université, abolition de la peine de mort, alliances, diversité religieuse, place des luthériens dans ce pays catholique). Au Parlement, les votes de défiance succèdent aux dissolutions, et l'opposition grandit à l'égard du Premier Ministre prussophile Hohenlohe, donc à l'égard du Roi. Un sujet cristallise la haine : le budget militaire, toujours repoussé ; sujet tabou, car la clause d'assistance militaire, qui oblige à moderniser l'armée, est un secret (de Polichinelle !) et ne peut servir d'argument ! Les commandes indispensables restent donc secrètes, ordonnées en toute illégalité par le Roi chef des armées, et son chef d'état-major, von Prankh, qui se partage entre Munich et Berlin pour harmoniser les plans de guerre.

C. Louis II prend deux décisions majeures

** Le 13 juillet 1870, c'est la dépêche d'Ems ; le 17, la France déclare la guerre à la Prusse. Les manigances de Bismarck ont atteint leur but : c'est la Prusse qui est attaquée, et les traités d'assistance vont jouer. La Bavière retient son souffle : que va décider le Roi ? Première décision majeure : il signe l'ordre de mobilisation. À Munich, la foule se porte vers la Résidence pour l'acclamer. Ce qui avait été son secret devient le vœu général : le sentiment germanique l'emporte sur l'hostilité à la Prusse. Et les députés votent massivement le budget militaire.

Le matériel manquant est prêt à être livré, mais il faut faire vite ; il manque plusieurs millions de marks pour rassurer les fournisseurs et débloquer les livraisons. Service pour service, Bismarck intervient : le 1^{er} août, un train spécial transporte de Berlin vers Munich un trésor de lingots d'argent et de monnaies prussiennes, rassemblé par le conseiller commercial du Chancelier, le banquier Bleichröder. Désormais, et pour de longues années, la Bavière est financièrement ficelée à la Prusse.

** Désastre de Sedan, reddition de Napoléon III, capitulation de Metz ; en octobre, la première phase de la guerre se termine. Bismarck se frotte les



mains : la France va bientôt être vaincue par une meute d'États germaniques, qu'il conviendra de canaliser et d'organiser sitôt la guerre terminée. Comment s'y prendre ? Louis II, conscient lui aussi du problème, pressent une solution un peu humiliante ; courant octobre, il demande l'avis de son cher professeur Huber, qui fait autorité en géopolitique.

On a retrouvé, annotée par le Roi, la réponse circonstanciée adressée par l'historien sous forme d'un gros manuscrit. Pour résumer : « des décisions doivent être prises par les souverains germaniques, très vite de manière à ne pas laisser à une agitation populaire ou révolutionnaire le temps de s'en emparer. Les peuples constituant la nation germanique, en plein développement, doivent être groupés en un Empire allemand (le terme d'empire est beaucoup plus majestueux que celui de royaume), inspiré du Saint-Empire cher aux mémoires, et organisé non pas de façon centralisée mais comme une Confédération où chaque État se fonde de manière souple pour garder le maximum de sa structure et de son originalité. Enfin, - la décadence de l'Autriche étant inévitable -, la dignité impériale revient tout naturellement à l'actuel roi de Prusse ; présentée comme un vœu des princes germaniques, elle doit lui être proposée par le premier d'entre eux, le roi de Bavière. ».

C'est exactement le projet nourri par Bismarck.

À la lecture de cette réponse, la conviction de Louis II est faite ; toutefois il veut tirer pour la Bavière le maximum de profits dans cette absorption. Comme Talleyrand lors du Congrès de Vienne, il use de toutes sortes d'artifices pour tenir la dragée haute. Et les choses se font à l'initiative de Bismarck, qui rédige lui-même un projet de lettre que le roi de Bavière adressera aux autres princes. Présenté par l'intermédiaire de l'émissaire royal, le comte Holnstein, et accompagné de solides arguments financiers, ce projet est accepté par Louis II, qui recopie de sa main le texte de Bismarck presque inchangé.

Par cette lettre impériale (*Kaiserbrief*), Louis II a décidé de l'unité allemande.

D. Les retombées de la fidélité à Bismarck

Vous connaissez les conséquences de la guerre. L'organisation finale de l'Empire allemand est presque conforme aux prescriptions de Huber ; la Bavière conserve une bonne partie de ses institutions (Affaires Étrangères, Parlement, Finances) et même son armée, placée sous commandement impérial et qui doit toutefois adopter le casque à pointe ! Mais il y a surtout une énorme compensation financière. La France verse à l'Allemagne une indemnité de guerre de 4 milliards de marks (de l'époque ; environ 33 milliards d'euros actuels), soit le chiffre de son commerce extérieur ou de sa dette publique en 1869 ; somme assez vite couverte par souscription publique. Collectée par Bleichröder, le banquier de Bismarck, elle servira entre autres aux opérations souterraines du Chancelier.

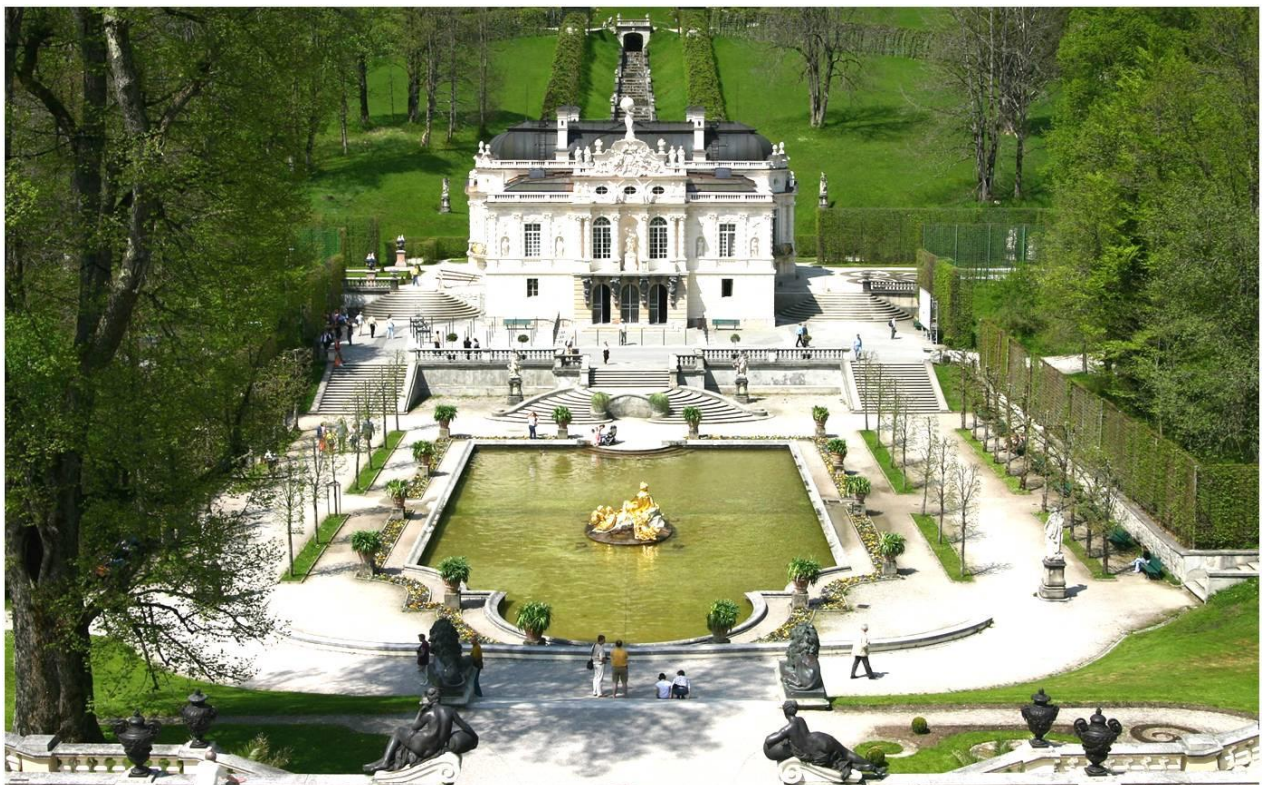
La Bavière, à qui on accorde une partie de cette somme et le remboursement de l'indemnité de guerre de 1866, reçoit finalement 360 millions de marks, soit environ 9 années de son budget ! Sans compter une somme annuelle de 300 000 marks versée par la caisse noire de Bismarck directement à Louis II jusqu'à sa mort en 1886, et toutes sortes d'aides officieuses qui ne sont pas entièrement connues jusqu'ici.

V. La paix revenue, voici le temps des bâtisseurs

A. Les châteaux fous

Fin 1870, la guerre continue de faire rage à l'Ouest. Imperturbablement, sur une éminence en face de Hohenschwangau on reconstruit un vieux burg en ruine. Louis II l'a décidé : « Cet endroit inaccessible et sacré est un des plus beaux lieux du monde » ; il s'appellera Neuschwanstein (le Nouveau Château du Cygne) et sera dédié à la gloire wagnérienne.

Mais Louis s'avise que ce majestueux décor de légende, le plus visité aujourd'hui, lui pèse : il a besoin d'un refuge intime conçu dans cet esprit du 18^{ème} siècle qui l'a tant séduit lors de sa visite à Versailles. Bien sûr, à l'Ouest de Munich il y a Nymphenburg, avec sa longue façade et son grand canal ; mais c'est aux portes de la capitale, qu'il veut fuir. Alors surgit l'image obsédante du Petit Trianon, justement créé pour fuir les pesanteurs de la Cour ; Louis dessine des plans, puis choisit un peu à l'Est l'emplacement d'un ancien pavillon de chasse de son père.



Édifié à partir de 1873, c'est Linderhof. Au lieu de s'élever fièrement au sommet des montagnes, ce petit palais 18^e se blottit comme une abbaye au creux d'une profonde vallée qui redescend vers le lac de Starnberg.

Le cygne glorieux n'y apparaît presque pas : à sa place on trouve le paon, oiseau timide et fier. Dans ses écrits, Louis abandonne Siegfried pour s'identifier à Parsifal.

En entrant, on est accueilli par le Soleil dardant ses rayons et surplombant une statue équestre de Louis XIV ; c'est la réplique en réduction d'une œuvre de Girardon qui se dressait place Vendôme et qui fut détruite pendant la Révolution. Le long de la façade sud, le Salon des Gobelins de l'Ouest, avec son piano-harmonium et son paon de porcelaine, s'ouvre sur le Cabinet des Miroirs et le Salon des Gobelins de l'Est. L'enchaînement de cabinets et de petits salons très meublés concourt à donner un caractère intime. Fêré de techniques nouvelles, Louis II a doté sa demeure d'un chauffage par bouches d'air et d'une alimentation électrique utilisant 24 dynamos ; dans le parc, une grotte rappelant la grotte bleue de Capri est illuminée par rotation de disques colorés, et ses rochers luisent par dépôt d'un enduit phosphorescent. Louis se documente soigneusement et fait travailler minutieusement des centaines d'artisans ; sa générosité pour la main-d'œuvre locale lui attire d'ailleurs une grande popularité. Linderhof est le seul édifice terminé de son vivant, et il y réside longuement.

Après 1873, toutefois, il a deux autres préoccupations :

- aidé par la caisse noire de Bismarck, il acquiert une île du lac Chiemsee, au Sud-est de Munich. Il y entame son troisième projet, Herrenchiemsee, un palais imitant Versailles. Comme partout, il y reconstitue des chefs-d'œuvre disparus, tels le célèbre escalier des Ambassadeurs, supprimé sous Louis XV. Mais le coût exorbitant de l'entreprise sera l'un des prétextes du complot ourdi en 1886 par son oncle pour le destituer.

- de nouveau il va lui falloir aider Wagner.

B. Wagner fait bâtir son propre monument

En août 70, en pleine guerre, Richard enfin veuf a épousé à Lucerne Cosima enfin divorcée ; pour son anniversaire il lui a dédié *Siegfried Idyll*. Et tous deux décident de créer enfin le lieu de représentation qui répondra aux conceptions wagnériennes. Justement, au nord de la Bavière, à mi-chemin entre Munich et Berlin, la municipalité de Bayreuth offre la disposition de l'Opéra des Margraves, le plus grand d'Europe ; non, son acoustique et son arrangement interne ne conviennent pas. Mais cette

petite ville endormie conserve en Allemagne l'aura qu'elle avait au 18^e siècle, à l'époque de Frédéric le Grand, et de nombreux terrains sont à vendre. Pour son ami Richard, Louis acquiert l'emplacement d'une future maison, qui s'appellera Wahnfried (« la paix des illusions », où son inquiétude trouvera enfin la paix) et, sur une colline au Nord, le site de la scène projetée. Pose de la première pierre en mai 72, souscription internationale, appels de fonds pour combler les déficits : à chaque fois, Louis sera le plus généreux donateur, sans jamais venir voir les travaux.

1876, l'ouvrage est terminé. Se démarquant totalement du théâtre à l'italienne, il dispose l'assistance sur des gradins en amphithéâtre, comme dans l'Antiquité ; la salle est plongée dans la nuit : seule la scène est éclairée. Innovation suprême, l'orchestre est invisible : un double mantelet en bois masque la fosse où il est installé en gradins dont la pente reprend celle de la salle. Les 1900 spectateurs-auditeurs quittent ainsi le monde réel pour un rêve sonore où rien d'extérieur ne distrait plus leur attention.

Ouverture du 1^{er} festival le 13 août : on crée *Siegfried* puis *Le Crépuscule des Dieux*. Le Roi, arrivé discrètement deux jours auparavant, reçoit devant l'assistance l'hommage rendu au « mécène et protecteur de l'Art ». Mais, excédé par l'afflux des têtes couronnées qu'il exècre, il s'enfuit définitivement. Richard et Louis, de nouveau en désaccord, ne se verront plus.

Cette inauguration est un triomphe artistique mais une catastrophe financière : à son habitude, Wagner a engagé des dépenses fastueuses, et le déficit est énorme. Le compositeur, malgré sa lassitude, parle de repartir sur les routes en tournée de concerts... Comme toujours, le salut vient du Roi, qui met à sa disposition l'Opéra Royal de Munich et son orchestre pour les représentations prévues suivantes. Six années plus tard, le Festival reprend enfin à Bayreuth, toujours avec l'orchestre de Munich : c'est la création tant attendue de *Parsifal*.

VI. *Le Crépuscule des Dieux*

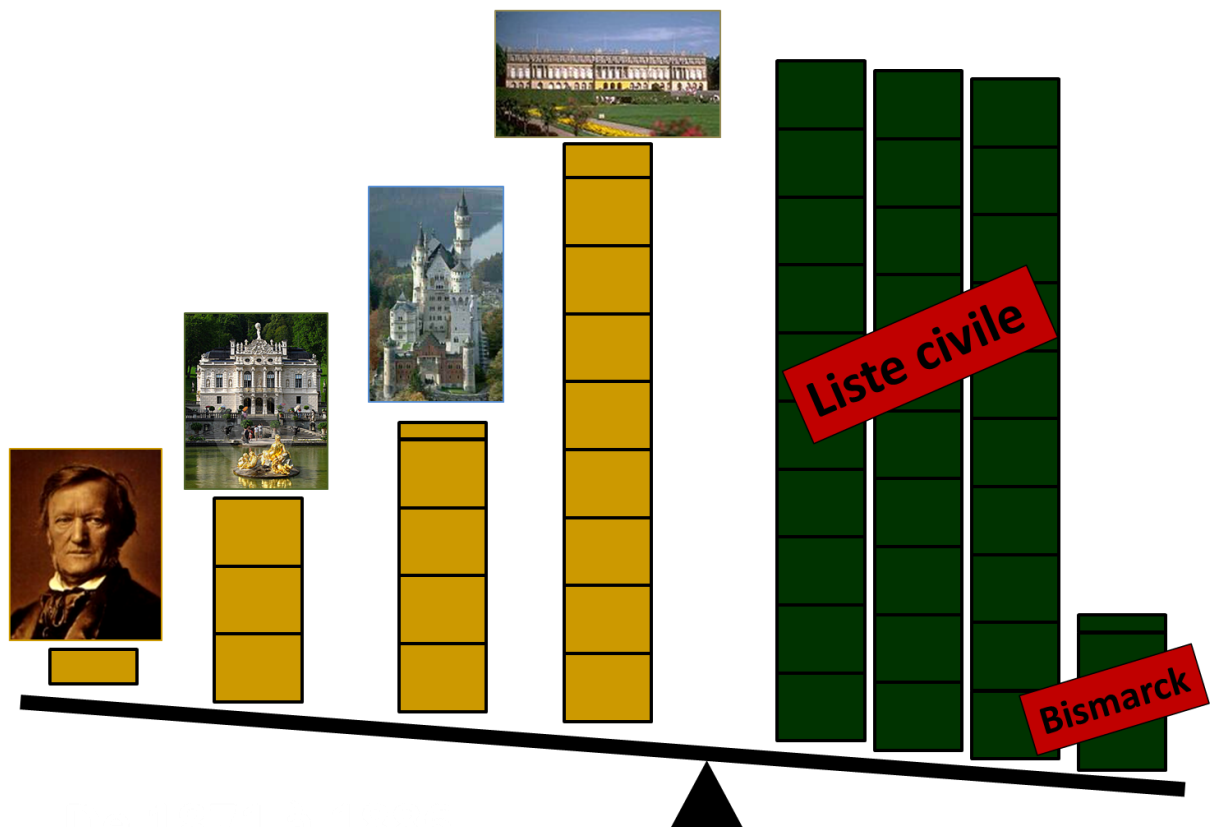
13 février 1883 au soir. Louis II parcourt une dépêche télégraphique arrivée de Venise et s'effondre en criant : « Laissez-moi seul ! ». Richard a été terrassé par une crise cardiaque en début d'après-midi. Depuis septembre 82 il avait loué le palais Vendramini, édifice du début de la Renaissance vénitienne situé en haut de la boucle supérieure du Grand Canal ; heureux et détendu, il flânait sur les quais, écoutait les concerts publics ou rêvait devant la mer. Il était déjà venu en 1858, fuyant les fureurs de sa première femme, mais il avait été expulsé de la ville encore

autrichienne ; aujourd'hui, il a pu louer La Fenice pour y diriger devant Cosima et quelques intimes sa *Symphonie en do majeur*. « Venise, c'est le décor du final de ce grand opéra qu'est la vie d'un artiste » a écrit Paul Morand.

16 février. Cosima monte dans la gondole où l'on a porté le cercueil de Richard. Un train spécial, organisé par Louis en personne, l'emporte vers Munich puis Bayreuth où toute la ville en deuil l'accompagne vers Wahnfried.

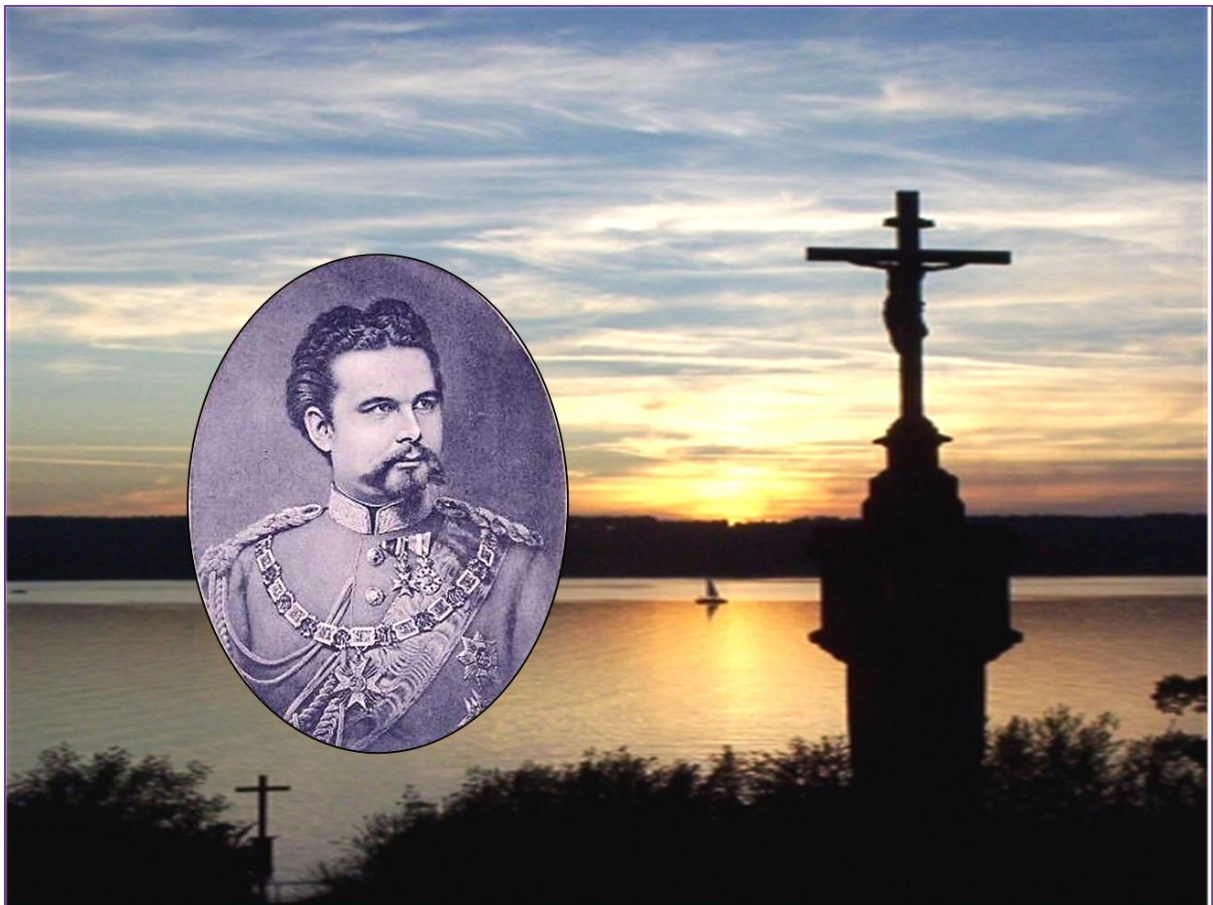
Le Roi, désespéré, se terre à Hohenschwangau, où il a fait recouvrir d'un voile noir le piano sur lequel Richard est venu tant de fois jouer pour lui. Désormais seul, il poursuit une œuvre de bâtisseur, qui se veut une leçon d'histoire ; pour lui seul encore, et à ses frais, il organise à Munich des représentations, des opéras de Wagner bien sûr, mais aussi du théâtre français pour lequel il se passionne maintenant.

Tout cela coûte cher ; voici, sous forme d'histogramme, quelques chiffres destinés à tordre le cou d'une légende tenace : la construction des trois châteaux, Neuschwanstein (6 millions de marks, comparés à Pierrefonds 4 millions), Linderhof (8,5 millions), Herrenchiemsee (17 millions) ; les ressources de Louis II, liste civile statutaire annuelle 4 millions (soit 60 millions, de 1871 à 86), versements annuels de Bismarck, soit 4,5 millions



minimum en 15 ans. Sans compter les dépenses liées au train de vie du Roi, à ses libéralités et au fonctionnement de l'Opéra Royal. En 1886, les dettes de Louis II s'élevaient à 20 millions ; élevées certes, mais une paille à côté des 286 millions versés par la Prusse à la Bavière après 1870. Et, contractées par le Roi à titre personnel, elles n'asséchaient pas le budget de l'État, dont elles étaient indépendantes. C'est pourtant le faux argument utilisé par son oncle pour le faire interdire en 1886. Éternel comploteur depuis 1867, le fieffé menteur qui allait devenir Régent poussa l'impudence jusqu'à faire restituer à Bismarck une aide d'1 million que le Chancelier venait d'adresser à Louis huit jours avant sa mort.

Vous connaissez la suite, la mort mystérieuse du Roi au bord du lac de Starnberg.



On commence seulement à découvrir la correspondance qu'il a échangée avec Bismarck sur la géopolitique européenne, leur parfaite entente et le soutien qu'ils se sont mutuellement apporté. Ainsi en 1880, à un Chancelier tenté de démissionner, le Roi réitère « ... l'espoir que les affaires allemandes resteront, pendant de longues années encore, placées sous votre direction, que rien ne saurait remplacer ».

Et en 1886, face au complot qui lui sera fatal, Louis reçoit du Chancelier (qui sait combien le Roi est populaire) ce conseil télégraphique : « Allez à Munich, Sire. Montrez-vous à votre peuple ! » ; il ne sera pas écouté. Réfugié dans son Olympe, Louis répète : « On ne descend pas impunément du banquet des dieux dans le monde des mortels ».

Les cygnes tournent maintenant solitaires sur le Grand Canal de Nymphenburg. Et, de 1886 à 1890, c'est le Crépuscule des Dieux : tous les grands acteurs d'un drame européen vont peu à peu disparaître. En 1888, Guillaume I^{er}, compagnon de Bismarck dans l'édification allemande ; après un intermède où agonise son fils Frédéric III, libéral et pacifiste, apparaît l'effroyable Guillaume II, qui chasse le Chancelier en 1890 et démolit l'édifice de traités, de pactes et d'alliances que Bismarck a patiemment mis en place pour assurer en Europe une paix durable. C'est la course irrémédiable vers la Première Guerre Mondiale.